

Laurent Touchagues  
*Préface Jean-François Chiappe*



2000 ans  
d'Histoire  
de l'Église

CŒURS DE FRANCE  
ÉDITIONS REMI PERRIN

026461969

Laurent Touchagues

**2 000 ANS  
D'HISTOIRE  
DE L'ÉGLISE**

2 000 ans  
d'Histoire  
de l'Église

PRÉFACE  
JEAN-FRANÇOIS CHAPPE

8°

DK 2001-93814

1941-1942

1941-1942  
1941-1942  
1941-1942

3280E 1001.001 - JB

Laurent Touchagues

# 2 000 ans d'Histoire de l'Église

PRÉFACE

JEAN-FRANÇOIS CHIAPPE

CŒURS DE FRANCE  
ÉDITIONS REMI PERRIN

DL- 12.07.2001, 30853

Si vous souhaitez être tenu au courant de  
nos publications vous pouvez écrire aux :

ÉDITIONS REMI PERRIN  
46, rue Sainte-Anne - Paris 2<sup>e</sup>  
(Tél : 01 49 26 91 97)

© ÉDITIONS REMI PERRIN ET CŒURS DE FRANCE, 1999.



## PRÉFACE

*À la mémoire de Michel Perrin*

En un temps où l'on a vu proliférer les hérésies — théologie de la libération, christo-marxisme, résurgence du sillonnisme —, il nous apparaît fort heureux de lire sous une plume vigoureuse, ces *2000 ans d'Histoire de l'Église*. Laurent Touchagues nous convie au voyage dans la barque de saint Pierre sur l'océan des âges. Tantôt nous naviguons sur des flots de sang, tantôt, en dépit des écueils, nous retrouvons un temps calme et faisons route vers la lumière. L'auteur, s'il possède la foi du charbonnier (lequel est maître chez lui), évolue avec une rare aisance au milieu des docteurs.

Il est une question à laquelle quiconque n'a répondu, mais que nous nous tenons en droit de reposer : pourquoi le Père a-t-il choisi la terre d'Israël et l'an 7 (ou 8) pour envoyer le Fils nous sauver ? Pourquoi Bethléem puis Nazareth avant la vie publique, le Golgotha et la Résurrection ? Parce que les prophètes hébreux avaient annoncé la venue du Messie. Sans doute, mais avaient-ils été les seuls ? Tout l'Orient, et notamment la Mésopotamie, bruissait de l'événement à venir, et Moïse lui-même tenait, pour partie, son savoir de l'Égypte. Sans doute, mais par les voies rationnelles, les Grecs — Platon et plus clairement Aristote — avaient dévalé les pentes de l'Olympe pour parvenir au monothéisme. Dans notre enfance l'aumônier du lycée national de Nîmes allait de cette explication : Dieu choisit d'envoyer l'archange Gabriel dans un pays

pauvre et démuné d'une littérature comparable à celle des Hellènes ou des Romains. Le propos mérite d'être nuancé ; s'il est exact que le peuple juif n'apparaissait point à son mieux, il avait connu des heures brillantes et s'en souvenait. Moralité : les desseins de la Providence demeurent impénétrables... quant au lieu, mais la date ? Là, l'on nous permettra de mettre un si dans la bouteille (même emplie d'eau bénite). Notre-Seigneur Jésus-Christ voit le jour, encore que théologiquement il soit incréé, sous Auguste et affronte la Passion sous Tibère. Admettons un instant que le Sauveur soit né sous Sulla, voire sous César. Sous Lucius Cornelius, la Palestine bénéficie encore de son indépendance, sous Caius Julius elle vient d'être conquise par le grand Pompée. L'essentiel n'est point là. Sulla est réputé *felix*, César divin, mais, avec le principat, Auguste, ou ensuite Tibère, n'est plus *felix* ou divin, il est *dieu* (et même Dieu). Certes, Rome, très superstitieuse, avait accepté tous les génies et déesses venus d'ailleurs. Elle était allée, pour conjurer le sort, jusqu'à ériger une stèle « Au Dieu inconnu ». Pourquoi ? Peut-être pour la raison qu'à force de créer, à l'instar des Grecs, des dieux à leur image, les hommes n'y croyaient plus, ou en tout cas, plus beaucoup. Même Sulla, même César, le premier pourtant pieux, détournent le sens du mot *fortune* pour désigner ce que nous catholiques, nous dénommerons *grâce*. En fait, la religion romaine se réduit de plus en plus au culte de la famille, à travers les honneurs rendus aux dieux-lares. Jupiter, Junon, Mercure, Vénus elle-même agonisent dans le même temps que se meurt la République. *Senatus populusque romanorum* perdent leur sens, et le Prince devient Dieu. S'il ne s'agissait que d'un dieu parmi les autres, cela ne représenterait pas un caractère de gravité. Encore une fois, Rome se montre accueillante, seulement désormais si vous conservez le droit de vénérer celui des dieux anciens ou nouveaux vers lequel va votre préférence, vous êtes tenu de brûler l'encens devant le Prince, ou, à défaut de sa présence, devant son effigie. Voilà pourquoi, hors la première persécution, *Nero regnante*, en se disculpant, non sans raisons, de l'incendie de Rome, toutes les autres allaient procéder du refus des chrétiens de rendre le culte à l'Empereur. Corneille a dit cela mieux

que quiconque. D'évidence, vous allez, cher lecteur de Laurent Touchagues, nous objecter : le christianisme a mis tant de temps à se répandre que Notre-Seigneur, fut-il né sous Sulla, voire sous César, le culte du Prince aurait rattrapé la religion nouvelle. Pas si sûr. La dynamique fût allée dans le sens de plus nombreuses conversions.

### *De la difficulté pour un romain de devenir chrétien*

Laurent Touchagues nous donne la définition exacte de chacune des hérésies, et en fournit, dans un tableau, une rigoureuse chronologie. Elles s'expliquent, sans forcément être excusées par la gêne des citoyens romains à embrasser la vraie foi. Laissons de côté le loyalisme envers le Prince évoqué plus haut et sur lequel nous reviendrons.

Les Romains, aux premières décennies du christianisme, ne sont guère, sauf certains militaires ayant servi très loin, pénétrés par les religions orientales. Les cultes solaires ou de Mithra ne déferleront qu'après le premier siècle. Aux yeux des Latins, pétris du savoir des Grecs, les vaincus ont conquis les vainqueurs, la principale tare du Nouveau Testament c'est de procéder de l'Ancien. Ils seront les premiers à parler du judéo-christianisme alors que cette construction ambiguë désigne, au vrai, une théorie selon laquelle un païen doit d'abord embrasser le judaïsme avant d'accéder au christianisme. Certes, des juifs obtiennent la citoyenneté romaine tel le précieux Flavius Joseph. Des rois sont vassaux de l'Empire, tels Hérode le Grand, Hérode Antipas ou encore Agrippa II présent aux côtés de Titus lors de la prise de Jérusalem, en *aab* (août 71). Reste que tous les Jérusalemmites seront crucifiés sur les remparts de la ville et que les zélotes de Massada préféreront le suicide au supplice des esclaves. Seul Julien voudra reconstruire le Temple. Par libéralisme ? Un peu, mais surtout pour démentir la prophétie du « Galiléen », et dans l'année 362. Comme la majorité des Hébreux s'obstine à nier le Messie, ou plutôt à continuer à l'attendre, un fils d'évêque, né vers 86 à Sinope, en Asie Mineure, propose une théologie hostile aux juifs mais acceptable pour les Romains. Pareil système apparaît à priori



séduisant. Marcion oppose au terrifiant Jahvé l'infinie mansuétude de Notre-Seigneur Jésus Christ. Si au dieu de colère a succédé le dieu d'amour c'est que le socle du christianisme ne peut être la religion juive. Marcion, prêtre, sera pourtant exclu du *presbyterium* de Rome, en 144, par le pape Anaclet. Pourquoi ? Parce que le réformateur glisse vers l'hérésie. Il retranche les Évangiles de Marc, Mathieu et Jean, conserve celui de Luc, épuré de l'enfance, des mentions de la Très-Sainte-Vierge et des allusions à la généalogie charnelle du Sauveur. Si Marcion avait été suivi, M. de Quélen, archevêque de Paris sous la Restauration, n'aurait jamais pu déclarer dans la chaire de Notre-Dame :

— Mes frères, non seulement Jésus est fils de Dieu, mais encore par sa mère, il descend d'une excellente famille. [celle de David].

Pour Marcion, Notre Seigneur n'est pas né d'une femme, il n'est apparu qu'à l'âge adulte dans la synagogue de Capharnaüm. Ainsi l'Incarnation n'existe plus. Si Jésus demeure incréé, il n'est plus la deuxième personne de la Trinité, il est le seul Dieu, et cela revient à s'abîmer dans la gnose. Le marcionisme continuera de se répandre jusqu'aux premières décennies du III<sup>e</sup> siècle. Il se dissolva alors que les Romains le comprendront : l'immense majorité des juifs ne passera jamais au christianisme.

### *Une minorité très agissante*

L'exemplarité des martyrs, le sens de l'apologétique et de l'organisation préparent dans l'Empire l'avènement du christianisme romain (on écrivait alors orthodoxe). Lorsqu'en 318, toutefois, Constantin le Grand établit la liberté religieuse, les chrétiens ne représentent guère plus de 10 à 12% des sujets, et encore importe-t-il de compter les ariens. On le sait, il existe trois groupes de disciples d'Arius, le premier tient le Christ pour un prophète, le deuxième pour le fils de Dieu mais semblable et non identique au Père, le troisième nie, mais moins catégoriquement, la consubstantialité. Pour lui, seul le Père est éternel ; le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'immortels, donc n'existent que dès lors qu'ils se sont manifestés. Pour-

quoi nous attarder sur l'arianisme, surtout sur celui du troisième groupe ? Mais tout simplement parce que Constantin reçoit sur son lit de mort le baptême arien, que Constance II, pas très fort, mais aussi Eusébie la Grande sont ariens. Au vrai, le rationalisme romain s'accommode difficilement d'un seul Dieu en trois personnes incréées. Si l'arianisme prend si bien, et ce avant les grandes invasions gothes, wisigothes, vandales, burgondes, c'est qu'il réduit un mystère. Pour autant, à l'intérieur de l'Empire la césure chrétiens romains/chrétiens ariens va demeurer longtemps imprécise, et si Constantin et ses successeurs, sauf Julien partagé entre le polythéisme, le culte solaire et un monothéisme hellénistique, favorisent puis adoptent le christianisme, c'est assurément parce qu'ils sont touchés par la grâce, mais pour demeurer dans le concret, c'est aussi parce que les structures de l'Église sont devenues qualitativement — et non quantitativement — supérieures à celles de l'Empire. Lorsque Julien meurt à Ctésiphon frappé non par un Parthe mais par un vieux païen ou bien un chrétien, l'Église reprend son ascension. L'Empereur philosophe et adversaire de saint Grégoire de Nazianze a semé plus d'un doute : les chrétiens se seraient-ils révélés mauvais sujets de l'Empire ? Non, rétorque saint Augustin, en rédigeant *La Cité de Dieu* (entre 413 et 426), les croyants ne sont pour rien dans la chute de Rome (410) et l'on ne doit pas confondre la cité temporelle et la cité mystique. Dans *Causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, la dite décadence n'est pas non plus imputée aux chrétiens par le président de Montesquieu ; le génie de La Brède constate la perte de la vertu (politique) et l'incapacité des dirigeants de l'Empire à savoir assimiler, et partant à diriger des barbares ne demandant qu'à devenir romains. N'est-ce point le cas d'Alaric, le tombeur de l'*Urbs* et d'Odoacre, dont on sait qu'il déposera Romulus Augustule en 476 ? Or, ces conquérants, malgré eux, ont embrassé l'arianisme. Pour anéantir leurs successeurs en Gaule, Syagrius et les princes burgondes, wisigoths et autres, l'archevêque de Reims, Remi, n'hésitera pas à nouer une alliance avec les païens de Clovis. Se servir d'adorateurs et d'idoles de bois — francs ripuaires ou saliens — pour abattre des néo-chrétiens

ne semble pas à priori très honorable, mais le baptême du barbare donnera raison au prélat.

### *La fille aînée de l'Église*

De même que l'empire romain s'était conforté par l'adoption de structures empruntées à la hiérarchie et au maillage d'une organisation si remarquable que les Césars Auguste ont préféré perdre leur rang de dieu plutôt que le contrôle de la *res publica*, les Francs d'origine germanique ne vont maintenir un semblant d'ordre et un brin de civilisation qu'en laissant l'administration aux Gallo-Romains. Or, après la défaite et la mise à mort du patrice de Soissons Syagrus, les dominés ne disposent plus pour chefs que des évêques, des clercs et des moines. Ainsi, sous les médiocres et sauvages Mérovingiens — sauf Dagobert II —, notre pays va pouvoir éviter le naufrage grâce aux gens d'Église. La différence entre l'Empire et la Gaule franque nous paraît considérable ; dans le premier cas les chrétiens sont très minoritaires, dans le second, s'il demeure des enclaves païennes au Nord et à l'Ouest, l'immense majorité des villes, des bourgs et des campagnes est acquise à la vraie foi. À la Noël de 753 le pape Étienne II vient trouver Pépin le Bref pour que le roi carolingien assure au pontife un domaine temporel. C'est bientôt fait. Les Lombards regimbent. Le grand pipinnide envoie un fort contingent. L'affaire gagnée, Paul I<sup>er</sup>, frère et successeur d'Étienne, accorde à notre future nation le titre de fille aînée de l'Église. Maintenant, c'est l'idylle, et Léon II, pape de 22 ans, en passe d'être déposé par ses sujets, recourt à l'assistance de Charlemagne, et le couronne empereur romain d'Occident. La construction se brise au traité de Verdun, mais Charlemagne aura trouvé le temps de christianiser l'Europe de l'Est jusqu'au-delà de la Saxe.

Laurent Touchagues montre excellemment de quelle façon évoluent, parfois dans l'ambiguïté, les rapports entre nos rois et la papauté. Alors qu'après la déchirure de la tunique en 1054, Byzance s'opiniâtre dans le césaropapisme, l'Occident, et plus particulièrement la France, se soumet à l'autorité spirituelle de Rome, mais s'oppose à ses incursions par trop tem-

porelles. Aucun roi de France, sauf Louis VIII le Lion, ne se montrera clérical.

### *La France devant les hérésies*

Tandis que les moines byzantins s'entre-déchirent à propos du sexe des anges, la catholicité médiévale ne rencontre qu'une très grave traverse ; le manichéisme a traversé l'Europe par les bogomiles et engendré le catharisme. Que les parfaits soient gens estimables personne n'en disconvient, mais leur hérésie consiste à prôner l'extinction de l'étincelle humaine pour supprimer le mal. Anthitétique du *Croissez et multipliez*, le catharisme présente, en outre, un péril social : comme toutes les religions élitaires, il décourage les gens simples, et *nolens, volens*, les détournent de leur devoir. Nous ne pouvons que pleurer sur les victimes des deux camps, mais louer Philippe le Bel pour avoir su panser les plaies en Languedoc.

Du Grand Schisme si bien raconté par notre éminent ami Jean Favier on retiendra qu'il n'entraîne aucune hérésie. Que l'on appartienne à l'obédience avignonnaise, romaine ou pisane l'on célèbre la sainte messe de la même manière et l'on prêche à l'identique. À peine l'empereur Sigismond a-t-il réunifié l'Église sous la tiare de Martin V, à Constance en 1415, que le supplice de Jeanne d'Arc (29 mai 1431) vient rougeoier dans nos mémoires. Pareille horreur doit-elle peser sur l'Église ? Non, puisque l'annulation du verdict infâme interviendra dès 1456 ; un peu puisque le Saint-Siège mettra plus de quatre siècles pour canoniser (le 16 mai 1920) par les soins de Benoît XV la plus pure héroïne de l'Occident.

Pour quelles raisons la Réforme réussit-elle dans une partie de l'Empire et dans les royaumes du Nord tandis qu'en dépit de guerres épouvantables, elle finit par échouer en France ?

*Primo* : la démarche de Luther n'est pas totalement condamnable, et si Charles Quint avait été moins jeune, il eût, élevé dans la dévotion nouvelle, assagi le moine de Wittenberg. *Secundo* : Après Adrien VI, tous les pontifes seront italiens, la moitié de la communauté germanique et la nordique se tien-

dront pour lésées. *Tertio* : Calvin se montre infiniment plus dangereux que Luther. Bel écrivain, mais enragé théocrate, il prêche la prédestination absolue, ignore toute idée de tolérance, et jette l'opprobre sur sa religion en livrant aux flammes Michel Servet, découvreur de la circulation pulmonaire. En France le protestantisme recrute au début dans la noblesse, puis s'étend à la bourgeoisie. Plus nourri de l'Ancien Testament que du Nouveau, ou du moins à l'égal, il véhicule la notion de profit, sacralise le loyer de l'argent. Certes, les Médicis, les Fugger et quelques autres maniaient espèces et lettres de change, mais la banque ne descendait pas dans la rue. Le calvinisme, né dans un temps où les grandes découvertes augmentent considérablement la circulation métallique, transforme souvent — en particulier dans les villes — ses adeptes en créanciers. Si les massacreurs de la Saint-Barthélemy hachent menu les orfèvres, les pelletiers, les corroyeurs, etc... c'est moins par attachement au catholicisme que pour éponger leurs dettes. Notre maître Philippe Erlanger a mieux que quiconque souligné l'imbricquement de l'économique et du religieux dans le drame du 24 août 1572. Dans l'ordre temporel, le roi de France et ses peuples ne reconnaissent pas l'autorité du pontife, mais il en va différemment du spirituel. Parce que la vérité demeure du côté de la curie ? Soit, mais à des considérations théologiques, on nous permettra une observation ethnique. Que les banats roumains restent orthodoxes tient à l'influence de Constantinople bien que tombée en mai 1453, mais relayée par les patriarchats slaves. Or, exceptée la future Roumanie, les nations latines, France, Portugal, Espagne, les républiques et principautés italiennes refusent le protestantisme. La parenté linguistique et ethnique avec l'ancienne et la nouvelle Rome ne compte pas pour rien.

*Nuages sur le Roi-Soleil  
et ténèbres des Lumières*

Louis XIV commet — pis que la faute — l'erreur de révoquer l'édit de Nantes le 18 octobre 1685, à Fontainebleau. Trompé par ses intendants, croyant réelles des conversions extorquées,

le Roi-Soleil annule l'édit de son grand-père Henri IV, révisé par Louis XIII à la baisse, supprimant par la grâce d'Alès les places de sûreté dévolues aux réformés. Aux yeux de Louis XIV le principe *cujus regio, cujus religio* peut s'appliquer à l'empire confédéral, point à la France de plus en plus unitaire. En outre, Sa Majesté très-chrétienne ne peut laisser à Sa Majesté catholique (d'Espagne), et à Sa Majesté très-fidèle (de Portugal) l'honneur de gendарmer la religion romaine. Enfin, l'opinion publique — M. Vauban excepté — réclamait à grands cris la révocation. Ainsi, l'absolutisme cède-t-il devant l'arbitraire. La Prusse sera le principal bénéficiaire de l'exportation forcée des talents calvinistes. Infiniment plus préjudiciable apparaît la crise janséniste et ultra-gallicane.

La prédestination absolue reprise un peu de saint Augustin, plus encore du catharisme et du calvinisme, avait connu sa résurgence par les soins de l'évêque d'Ypres, Jansen, avant d'être amplifiée par les solitaires de Port-Royal, magnifiée par Blaise Pascal, « le seul grand polémiste du XVII<sup>e</sup> siècle, mais au service d'une mauvaise cause. » (Sénac de Meilhan). Religion élitaire, le jansénisme contredit saint Thomas d'Aquin, docteur universel, et, à l'instar du bogomilo-catharisme, fait, à son corps défendant, désespérer de leur salut les hommes et les femmes du vulgaire. Louis XIV fait détruire Port-Royal, exige que la bulle *Unigenitus* condamnant les propositions du R. P. Quesnel devienne loi de l'État. L'affaire prend de telles proportions qu'elle empoisonnera tout le XVIII<sup>e</sup> siècle. Un torchon, *Les nouvelles ecclésiastiques*, feuille clandestine publiée par les néo-port-royaliens, traîne dans la boue les bonnes Lumières — Montesquieu, Buffon — cependant que les mauvaises — Voltaire, Diderot — s'appliquent à « écraser l'infâme ». (L'Église catholique, apostolique et romaine). Arouet le fils en donnant dans un antisémitisme forcené, ne nourrit pas d'autre souci que de ruiner l'Ancien Testament pour que soit révoqué le Nouveau. La conjonction de trois forces, l'agnosticisme, l'ultra-gallicanisme et le jansénisme (les deux derniers étant souvent soutenus par les mêmes) vont déboucher sur le compromis théiste de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* placés sous l'invocation de l'Être suprême. Après

quoi, la majorité de la Constituante va s'inspirer du ferriérisme pour imposer la Constitution civile du clergé. L'Assemblée rompt le concordat de Bologne (1516) aux termes duquel le roi nommait les évêques, revêtus ensuite de l'institution canonique, institution que les prélats élus ne sollicitent pas.

### *La Vendée militaire sauve la religion*

L'Ouest supporte mal les évêques et les prêtres assermentés dits *trutons*, entendez intrus. Le décret de la Convention portant la levée des 300 000 hommes n'est que la cause occasionnelle de la prise d'armes de mars 1793. La persécution des ecclésiastiques réfractaires, la suppression de nombreuses paroisses, l'ignorance, voire la méchanceté des desservants constitutionnels, l'assassinat judiciaire de Louis XVI ressoudent l'alliance du trône et de l'autel. Les habitants des cinq provinces — Anjou, Poitou, Maine, Bretagne, basse Normandie — prisent peu les congrégations de vie contemplative, mais demeuraient attachés à celle de vie active et au clergé séculier. Dès le début de l'épopée en sabots, la principale armée blanche se qualifie de « catholique et royale ». Bientôt, toutes les autres, tant sur la rive gauche que la droite de la Loire vont adopter les deux mêmes qualifications.

À l'issue de la première guerre (traité de La Jaunaye, de Saint-Florent, de La Mabilais) les prêtres réfractaires sont tolérés par la Convention thermidorienne (1795). Après la deuxième (1796), les autorités directoriales admettent le soumissionnisme. Entendez pas de serment des ecclésiastiques à la République mais l'engagement de ne plus la combattre. La troisième guerre (1790-1800) détermine le Premier consul à faire signer le Concordat. À cela trois preuves. La basse Normandie s'était montrée plus royaliste que catholique. Son général, le comte Louis de Frotté, fut attiré dans un guet-apens et fusillé. La Bretagne était aussi fidèle à Dieu qu'au roi. Son général, Georges Cadoudal, est ménagé par le traité de Beauregard ; Bonaparte le sait : si les chouans de Georges retrouvent la chanson des cloches, les fusils leur tomberont des mains. Troisième preuve : l'abbé Bernier, ancien grand aumônier de la Grande Armée catholique et royale (Anjou-Poitou) est désigné

par le chef de l'État comme l'un des principaux négociateurs du Concordat. L'abbé recevra pour salaire le diocèse d'Orléans. La prodigieuse victoire de l'Ouest ne doit pas nous donner trop d'illusions. Non seulement la reconstitution du clergé n'ira point sans difficultés graves mais encore Paris, la Bourgogne, la Franche-Comté, la haute Normandie, d'autres régions encore ne se remettront jamais de la déchristianisation révolutionnaire. Au demeurant, l'exemple vient d'en haut ; Napoléon I<sup>er</sup> apparaît comme un catholique de façade, Louis XVIII passe de l'épicurisme au stoïcisme, et si Charles X a retrouvé la foi des anciens jours, Louis-Philippe « n'a ni maîtresse ni confesseur » (Talleyrand). D'évidence, il serait aventureux de mesurer les influences par catégories socio-professionnelles, et pourtant...

### *Le stupide XIX<sup>e</sup> siècle*

Les marxistes l'ont répété mille fois : la Révolution fut l'œuvre de la bourgeoisie. L'affirmation demeure discutable ; une fraction de la noblesse en fut le premier artisan, mais reste que les bourgeois devaient en devenir les principaux bénéficiaires ; or, ces gens, parfois acquéreurs de biens nationaux, ne vont cesser de monter en puissance tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. François Guizot, protestant, chef du parti catholique chez les Quarante, et président du Conseil leur enjoint :

— Enrichissez-vous par le travail et l'épargne.

Inutile de leur dire deux fois. Sans établir de règle générale, observons que le monde de Balzac ou de Flaubert va plus souvent à la Bourse qu'à l'Église. Le Veau d'Or est toujours debout. Pis, le scientisme devient cultuel. Les grands poètes — Baudelaire excepté — ne confèrent plus au christianisme qu'une valeur ornementale. Demeurent, bien sûr, quelques personnes remarquables, le duc de Rauzan, le comte de Montalembert, M. Villermé, Frédéric Ozanam qui prônent et pratiquent la charité. La besogne se révèle d'autant plus rude que la révolution mécanicienne déplace des campagnes vers les villes, et surtout Paris, une population privée du même coup de son encadrement naturel : le curé, le châtelain. Et les dames ? Il en est qui n'ont pour confesseur que leur notaire, et



pour une comtesse de Ségur combien de sous George Sand. Le concile de Vatican I en promulguant l'infaillibilité du pape renforcerait l'Église s'il n'était suivi de l'invasion des derniers lambeaux du domaine de Saint-Pierre par les Sardo-Piémontais.

La défaite de 1870-71 ajoutée à la chute de Rome provoque chez nous un renouveau de la catholicité dont l'édification de la basilique de Montmartre constitue, parmi d'autres, un témoignage. La III<sup>e</sup> République fondée le 31 mars 1875, se montre d'abord bonne fille (aînée de l'Église). Marianne, pourtant, ne peut s'accommoder de la cohabitation. Francs-maçons et calvinistes se liguent pour attaquer les universités catholiques qu'ils privent de la collation des grades avant que de créer l'école laïque, gratuite et obligatoire. C'est la charge des hussards noirs des Ferry, des Pécaut, des Steeg. Léon XIII hésite, puis après la disparition du comte de Chambord croit de son devoir de faire prôner, par le cardinal Lavigerie, le ralliement, et commet une erreur tactique : les ralliés n'obtiennent pas de maroquins.

L'imprudence des Augustins de l'Assomption donnant dans un antisémitisme fougueux dans leur quotidien *La Croix*, amène René Waldeck-Rousseau, président du Conseil, soucieux de liquider l'affaire Dreyfus, à s'en prendre aux congrégations. Waldeck épuisé, conjure son successeur Émile Combes de ne point passer d'un anticléricalisme d'État à la persécution ; en vain. Viennent les Inventaires et la séparation de l'Église et de l'État, la rupture des relations diplomatiques entre la France et la Vatican (1905), consécutive à la visite du président de la République au roi d'Italie, excommunié. Désormais, les prêtres ne reçoivent plus de traitement. Il se trouvera des esprits légers pour soutenir que de ce fait, l'Église de France retrouve son indépendance. Rien de plus faux. De nombreux ecclésiastiques fragilisés par une maladie de tiroir-caisse, vont courtiser la République bien plus que du temps qu'elle ne les payait (avec notre argent). Le denier du culte va en s'amenuisant au fur et à mesure que la fiscalité se fait de plus en plus pesante. Les paroissiens devront satisfaire le receveur-percepteur avant que de subvenir aux besoins des desservants. Résultat : de nombreux grands séminaires abriteront de

moins en moins de jeunes gens. Ainsi trouve-t-on en germe au début du XX<sup>e</sup> siècle les maux endurés par l'Église de France jusqu'à ce qu'il soit convenu de nommer l'aube du III<sup>e</sup> millénaire.

### *Brefs regards sur le XX<sup>e</sup> siècle*

Le choc provoqué par la Première Guerre mondiale, parce que nous la gagnons, ramène moins de gens à la vraie foi que le conflit de 1870-71. Benoît XV, pour avoir voulu la paix, est réputé français par les Allemands et allemand par les Français tandis que le dépècement de l'Autriche-Hongrie consacre la fin de la dernière grande puissance catholique. Ainsi disparaît le veto sur le concile hérité par Vienne du Saint-Empire romain de nation germanique. Sous la présidence de Paul Deschanel les relations diplomatiques sont rétablies entre la République française et le Vatican (1921). Pie XI, s'il condamne le communisme et le national-socialisme, l'un pour son matérialisme athée, l'autre pour sa déification de l'homme appartenant à la race pure, y va d'une scandaleuse intrusion du spirituel dans le temporel en jetant l'interdit sur l'*Action française*. Pareille décision dissimule, sous des motifs religieux, le souci de favoriser Aristide Briand dans son entreprise tendant à rapprocher la France de l'Allemagne. Les conséquences se révèlent d'autant plus fâcheuses que le général de Castelnau, président de la Fédération catholique, pour complaire à Rome, se sépare des dirigeants de son organisation appartenant à l'A.F. Comme ces messieurs se montraient les plus efficaces, le préjudice, loin d'atteindre les seuls maurrassiens, s'étend à la majeure partie du militantisme catholique, si l'on excepte les démocrates-chrétiens encore peu présents. Pie XI allait lever la condamnation lorsque, après avoir béni la *crusada* des nationalistes espagnols, il rend son âme à Dieu. Son successeur Pie XII, écoutant les prières du Carmel de Lisieux, met fin à ce déplorable « incident de parcours ». Entre temps, certains personnalistes ou d'autres néo-sillonnistes ont accepté la politique de la main tendue du parti communiste.

*Continuation du même sujet  
( pour écrire comme Montesquieu)*

À l'inverse de 1918 mais comme en 1871, le désastre de 1940 provoque un renouveau de la foi. Jusqu'à novembre 1942, l'État français et le clergé favorisent l'expansion des mouvements de jeunesse JOC, JEC, JAC, et plus encore Routiers, Scouts, Louveteaux, Guides aînées, Jeannettes, sans oublier Cœurs vaillants et Âmes vaillantes. Pour une fois, à l'imitation des hussards noirs de Jules Ferry, les dirigeants catholiques préparent l'avenir. Le débarquement des Alliés en Afrique du Nord provoque l'entrée de la Wehrmacht en zone sud, et la politique vient à primer le religieux ; la communauté catholique se déchire. Les monastères, fidèles à leur mission, accueillent les résistants de 1942 à 1944, puis les collaborationnistes tant que sévit l'Épuration. Les rapports entre le gouvernement provisoire et Rome se tendent, Jacques Maritain remplace Léon Bérard comme ambassadeur au Vatican. Mgr Roncalli déploie des trésors de subtilité pour que soient maintenus les prélats « compromis avec le régime de Vichy ».

La généreuse mais imprudente expérience des prêtres ouvriers échoue. Mal armés pour combattre le marxisme, les jeunes missionnaires ont défroqué, quand ils n'ont pas épousé la compagne du chef de cellule. Servie par l'octroi du droit de vote aux femmes (enfin !), la démocratie chrétienne sous le sigle du MRP permet le maintien de l'École libre, garanti par la loi Barangé, puis beaucoup plus tard la loi Debré.

*Continuation du même sujet  
et le plus controversé*

Le concile Vatican II (11 octobre 1962 au 8 décembre 1965), ouvert à l'initiative de Mgr Roncalli devenu Jean XXIII (bis) réunit 2 400 participants, non seulement cardinaux, archevêques, évêques, abbés, théologiens laïcs (tels Jean Guitton), mais encore des observateurs non catholiques. C'est bien du monde pour travailler avec sérieux, toutefois on montrerait mauvaise raison en déniait à l'entreprise toute opportunité. N'importait-il pas de contenir passablement de dérives ? Nous

appartient-il de porter un jugement sur les décisions prises par Vatican II ? D'évidence, non. Nous pouvons toutefois constater le malaise, le trouble provoqués dans bien des consciences ; Certes, le concile présente une recherche moins dogmatique que pastorale, mais c'est précisément à cet aspect que l'on doit des perturbations ; Vatican II, dans son souci d'*aggiornamento*, s'en retourne, paradoxe, vers l'Église des premiers temps. Pour se mettre à l'heure, il tourne les aiguilles de sa montre en sens inverse, lutte en particulier contre le triomphalisme pour satisfaire les protestants. Il nous semble plus regrettable encore de s'être mis au goût du jour par légitime souci d'œcuménisme sans obtenir que les églises séparées ne fassent un pas en direction de Rome. Plus grave encore apparaît le nouvel *ordo* de la sainte messe décrété par Paul VI. Il nie... ou presque, la validité de la messe tridentine réputée perpétuelle par saint Pie V. Sans apparaître réellement schismatique, l'*ordo* de Paul VI diminue le rôle du célébrant et jette une ombre sur la présence réelle. En outre, l'utilisation des langues vivantes ne présente point l'avantage du latin à l'abri des changements de sens. Jean-Paul II, par son stupéfiant charisme, et à l'aide du cardinal Ratzinger, cherche à mettre fin aux dérives progressistes et met une sourdine à la condamnation des traditionalistes. Les plaies ouvertes par Vatican II et la messe de Paul VI devraient, tôt ou tard, se cicatriser. Du moins importe-t-il d'implorer le Tout-Puissant pour qu'il en aille ainsi. La Sainte Église catholique, apostolique et romaine a connu bien d'autres crises. Gageons que celle-ci sera surmontée. Remercions Laurent Touchagues, prions avec lui pour que la barque de saint Pierre, en dépit des tempêtes, poursuive sa route jusqu'à la fin des temps.

N'oublions jamais les paroles du cantique des anciens jours :

*Vierge, notre espérance...*

*Sauvez Rome et la France au nom du Sacré-Cœur.*

JEAN-FRANÇOIS CHIAPPE



« *Stat virtute Dei et sudore plebis* »

À Irénée, Anne et Madeleine.

## I

# L'ÉGLISE DES APÔTRES ET DES MARTYRS

des origines à l'an 313

Si la vie terrestre de Jésus-Christ est courte (33 ans), son œuvre doit durer jusqu'à la fin des temps. Pour la continuer, il institue l'Église et place à sa tête Pierre et ses successeurs. « L'Église, c'est Jésus-Christ répandu et communiqué » (Bossuet). Dès sa première expansion dans le monde juif, où elle est apparue, et dans le monde païen, où la pousse l'Esprit-Saint, elle soulève des résistances farouches et doit lutter pour soutenir sa doctrine. Rome, sanctifiée par le martyre de saint Pierre et saint Paul, devient le centre de la catholicité. Jusqu'en 313, l'Église connaît les persécutions romaines, ce qui ne l'empêche ni de s'étendre, ni d'élaborer son enseignement face aux premières hérésies, ni d'organiser son culte et ses sacrements. Cette Église de la terre est dite « militante ». Ce livre raconte son histoire.

## REPÈRES CHRONOLOGIQUES JUSQU'EN 313

-7/-4	Naissance de Jésus à Bethléem
automne 27	Début de la vie publique de Jésus
Pâque 30	Mort et résurrection de Jésus
<b>Pentecôte 30</b>	<b>Descente du Saint Esprit</b> Saint Étienne, 1 <sup>er</sup> martyr
42	Antioche, métropole des premiers <i>chrétiens</i>
45-49	1 <sup>ère</sup> mission de Paul et Barnabé
49	Assemblée apostolique de Jérusalem
50-52	2 <sup>ème</sup> mission de saint Paul
53-58	3 <sup>ème</sup> mission de saint Paul Arrestation de Paul à Jérusalem
automne 60	Voyage de Paul à Rome
62	Martyre de Jacques de Jérusalem
14 juillet 64	Incendie de Rome et persécution des chrétiens
13 octobre 64	Martyre de saint Pierre à Rome
66-70	Guerre juive : les chrétiens se réfugient à Pella
67	Martyre de saint Paul à Rome
29 août 70	Destruction du temple de Jérusalem

### PERSÉCUTIONS

100 † de Jean l'Apôtre
107 Martyre d'Ignace d'Antioche
112 Rescrit de Trajan
155 Martyre de saint Polycarpe
165 Martyre de saint Justin
177 Martyrs de Lyon
193 Septime Sévère interdit le prosélytisme juif et chrétien
203 Martyre de Félicité et Perpétue
250 Dèce exige le sacrifice aux dieux
257 Valérien interdit le culte chrétien
258 Martyre du pape Sixte II et de son diacre saint Laurent
260 Galien : édit de tolérance
303 Dioclétien : quatre édits de persécution
311 Édit de tolérance de Galère
312 Victoire du Pont Milvius : Constantin devient empereur romain
313 Édit de Milan : la liberté de l'Église

### SCHISMES et HÉRÉSIES

Ébionisme
Docétisme
Celse :
<i>Le Discours vrai</i> (138)
Marcion le gnostique
Montan le millénariste
La querelle pascale
Sabellius le modaliste
Manichéisme
Novatien
Naissance d'Arius (256)
Adoptianisme

## 1

### LA NAISSANCE DE L'ÉGLISE

«Lorsque les temps furent accomplis, Dieu envoya son Fils, né d'une femme [...] afin que nous devenions ses enfants adoptifs» (Ga 4,4-5). Cette histoire commence entre l'an - 7 et l'an - 4 <sup>(1)</sup>, le jour de l'incarnation du Verbe, et se poursuit par une vie cachée à Nazareth. Trente ans environ après sa naissance miraculeuse de la Vierge Marie (Lc 3,23), Jésus commence une vie publique, choisit douze apôtres, prêche sa doctrine en Palestine et la confirme par d'éclatants prodiges. « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas accueilli » (Jn 1,11) : scribes, pharisiens et sadducéens ne veulent point reconnaître leur Messie et se déclarent ses ennemis. Cette hostilité ne peut refroidir la charité de Jésus : « il passa en faisant le bien » (Ac 10,38).

Au milieu des acclamations du peuple, Jésus entre en Messie dans la ville des rois, ses ancêtres. Aimant les siens jusqu'à la fin, il institue le sacrement de l'eucharistie ; puis il se rend au jardin des Oliviers et commence sa Passion douloureuse pour le salut du monde. Quand son heure a sonné, il s'abandonne volontairement aux mains de ses ennemis. Livré aux païens par son propre peuple, il est condamné à la mort infamante de la croix. Dès que Jésus a expiré, le voile du Temple se déchire en deux, le Saint des Saints s'ouvre, l'alliance contractée entre Dieu et les Juifs est rompue. Une nouvelle alliance commence, à laquelle est convié le genre humain tout entier. Un consensus se dégage pour dater cet événement, qui est le centre de l'histoire humaine, du 7 avril de l'an 30<sup>(2)</sup>.

Le troisième jour, le Christ sort de son tombeau, animé d'une vie glorieuse. La réalité de la foi chrétienne repose sur le fait historique de la Résurrection : « Si le Christ n'est pas ressuscité vide alors est notre message, vide aussi votre foi » (1 Co



15,14). Pendant quarante jours, Jésus ressuscité se montre plusieurs fois aux siens, il s'entretient avec eux du royaume de Dieu et de l'Église. À l'Ascension, il remonte vers son Père qui l'avait envoyé.

#### FONDATION ET PREMIÈRE EXPANSION DE L'ÉGLISE

Jésus-Christ est le fondateur de l'Église. L'Évangile, mot grec qui veut dire « Bonne Nouvelle », s'adresse à l'humanité entière. L'Église est appelée à embrasser tous les peuples. Le petit troupeau que Jésus rassemble autour de Lui en Palestine doit, tout en gardant son unité, se répandre par toute la terre. C'est pourquoi le Christ accorde à Pierre et aux apôtres, le triple pouvoir d'enseigner (Mt 28,19), de gouverner (Jn 21,15-17) et de sanctifier les âmes, en même temps qu'il impose aux fidèles le devoir de se soumettre et d'obéir à cet enseignement. Aussi capitales l'une que l'autre, l'autorité des pasteurs et l'obéissance des fidèles, qui lui est corrélative, auront à se perpétuer à travers les siècles. Elles constituent la trame sociale de l'Église. Le pouvoir d'admettre de nouveaux membres dans l'Église et de les sanctifier est conféré par le Christ quand il institue les sacrements.

Après l'Ascension, l'Église, « au nombre d'environ cent vingt personnes » (Ac 1,15), dont la Vierge Marie, se réunit à Jérusalem. Sur la proposition de Pierre, les apôtres comblent la place laissée vide par Judas, en le remplaçant par Matthias (Ac 1,15-26).

Recevant l'Esprit-Saint à la Pentecôte, la jeune Église commence alors son expansion vitale. La prédication de Pierre est le premier acte de cette vie nouvelle. Trois mille Juifs présents à Jérusalem se font baptiser dès ce jour (Ac 2,41). Après les premières apparitions publiques des apôtres, « le nombre des fidèles, en ne comptant que les hommes, fut d'environ cinq mille », dit saint Luc (Ac 4,4).

La communauté s'accroissant toujours, les apôtres choisissent sept hommes remplis de l'Esprit de Dieu et leur confient les intérêts matériels de la communauté : ce sont les diacres (Ac 6,1-6).

## PREMIÈRES PERSÉCUTIONS

Durant les premiers temps, les grands prêtres juifs laissent faire les disciples. Mais cela ne peut durer longtemps. Jésus l'avait prédit : «S'ils m'ont persécuté, vous aussi, ils vous persécuteront» (Jn 15,20). Pierre et Jean d'abord, reçoivent des Juifs l'ordre de ne plus prêcher (Ac 4,18). Puis tous les apôtres sont jetés en prison (Ac 5,18), mais pendant la nuit un ange les délivre (Ac 5,19-21). Le diacre Étienne, qui «opérait de grands prodiges et signes parmi le peuple» (Ac 6,8), devient le premier martyr, lapidé par les chefs de la nation juive (Ac 7). C'est le signal d'une vive persécution contre l'Église. «Tous, à l'exception des apôtres, se dispersèrent dans les campagnes de Judée et de Samarie» (Ac 8,1), voire même jusqu'en Phénicie et en Syrie.

Dès l'origine, les fidèles de l'Église forment certes une communauté distincte par leur foi dans le Christ, par leur doctrine, par la fraction du pain, mais ils continuent néanmoins à observer la loi juive et à prendre part aux cérémonies du Temple.

C'est vers l'an 40, en la ville de Joppé, que saint Pierre reçoit l'avertissement que le temps est venu d'appeler les païens à la grâce du baptême (Ac 10) : une vision lui apprend que la loi juive défendant les aliments impurs est abolie et que les païens, regardés eux aussi comme impurs par les Juifs, sont purifiés par Dieu. Peu à peu, les païens viennent en grand nombre : en 42, Antioche possède déjà une chrétienté florissante et devient la métropole des païens convertis. Là, ils reçoivent pour la première fois, entre 40 et 45, le nom de *chrétiens* (Ac 11,26).

En 42, la persécution recommence. Hérode Agrippa, nommé roi de Judée et de Samarie par l'empereur Claude, livre les baptisés à la haine des prêtres juifs. Jacques le Majeur, frère de saint Jean, subit le martyre et Pierre est de nouveau jeté en prison (Ac 12,2-3). Délivré miraculeusement, le chef de l'Église se rend à Rome pour y prêcher l'Évangile, celui que saint Marc rédigea peu de temps après.

#### 49 : L'ASSEMBLÉE DE JÉRUSALEM

À mesure qu'augmente le nombre des fidèles venus du paganisme, le mécontentement des Judéo-chrétiens s'accroît. Certains se rendent de Judée à Antioche pour dire : «Si vous ne vous faites pas circoncire suivant l'usage qui vient de Moïse, vous ne pouvez être sauvés» (Ac 15,1). Cette attitude provoque une controverse. Pour la résoudre, les principaux chefs de l'Église se réunissent à Jérusalem en l'an 49, en présence de Pierre et de Paul. Il est décidé que les chrétiens ne seront plus soumis au joug de la loi mosaïque (Ac 15,28-29) : c'est la rupture de l'Église avec la Synagogue.

Une révolte juive contre les Romains entraîne le siège, la prise et la destruction de Jérusalem par Titus en 70. L'exercice de la religion juive devient impossible. Les chrétiens échappent au désastre car ils ont déjà quitté la capitale pour se réfugier dans la ville de Pella, au-delà du Jourdain.

#### *SAINTE PAUL, APÔTRE DES NATIONS*

C'est saint Paul qui a le plus travaillé à évangéliser Antioche, première communauté chrétienne issue du monde non-juif. Né à Tarse, en Cilicie, il a reçu une culture hellénique et a beaucoup approfondi l'étude de la loi juive. Son zèle pour la Loi se change en haine ardente contre les disciples du Christ. Il a déjà pris part au martyre de saint Étienne et à la persécution des chrétiens de Jérusalem (Ac 8,1-3), lorsqu'il se met à la disposition du Sanhédrin pour exterminer partout ailleurs les chrétiens.

Vers l'an 33, il est touché par le Christ sur le chemin de Damas (Ac 9) : de persécuteur, il devient missionnaire de l'Évangile et apôtre au plein sens du mot. Son intelligence, sa science et sa sainteté le mettent bientôt en évidence. Il sera le grand apôtre des Nations. Il accomplit trois grandes missions autour de la mer Égée, entre 45 et 58.

À la suite d'une révélation spéciale, Paul commence, en l'an 45, son premier voyage, en compagnie de Barnabé et du futur évangéliste saint Marc. Il revient en 49 à Antioche, après un voyage de trois ans. Durant l'été 50, il entreprend son second

voyage au cours duquel il est rejoint par le futur évangéliste et auteur des *Actes des apôtres*, saint Luc. Encouragé par une vision, il passe en Europe en commençant par la Macédoine. En 51, il fonde les communautés de Thessalonique, d'Athènes et de Corinthe où il reste jusqu'au printemps 53. Avant la fin de l'année 53, il repart d'Antioche pour un voyage dans les communautés déjà fondées par lui. Il séjourne alors plus de deux ans à Éphèse.

À la Pentecôte 58, il est de retour à Jérusalem où il distribue les aumônes des chrétiens grecs. Mais là, les judéo-chrétiens lui en veulent d'enseigner qu'ils ne sont plus tenus d'observer la loi mosaïque. Trahi, saint Paul est soustrait à la vindicte du Sanhédrin par les Romains et envoyé à Césarée. Il y est retenu deux ans en captivité (58-60), puis, ayant fait appel au tribunal de César, est conduit à Rome. Il y arrive au printemps 61, et vit captif en son logis durant deux ans (Ac 28,30). Jeté en prison en 63, il gagne son procès pour être libéré peu après.

Paul accomplit alors un dernier voyage en Grèce et en Asie. Pour certains, il se rend aussi en Espagne. Mais avant fin 66, le voici de nouveau captif à Rome, pris dans la première persécution de Néron à la suite de l'incendie de Rome, le 19 juillet 64. Sa captivité prend fin à l'été 67 : étant citoyen romain, saint Paul est décapité par le glaive.

#### *SAINTE PIERRE, PREMIER ÉVÊQUE DE ROME*

Pierre est originaire de Galilée. Dès le premier instant de sa vocation, il est destiné à devenir chef des apôtres. Jésus change son nom de Simon en celui de Pierre (*Céphas*, en grec). Partout Pierre se tient auprès de son Maître. À chaque énumération des douze apôtres, Pierre est le premier, et toujours il se présente comme leur porte-parole. Il reçoit de Jésus trois grands privilèges : il est le roc sur lequel l'Église est construite (Mt 16,18) ; il détient les clefs c'est-à-dire le pouvoir de gouverner l'Église (Ac 16,19) ; enfin il est le pasteur du troupeau entier (Lc 22,31-32). Ayant joué un rôle important dans la communauté de Jérusalem, il part « pour un autre endroit » (Ac 12,17), et l'on ne le rencontre plus jusqu'à l'assemblée de 49. Il

semble, d'après sa première lettre, qu'il ait séjourné dans diverses provinces d'Asie Mineure et à Corinthe.

Mais la gloire de saint Pierre est la fondation de l'Église de Rome. Déjà sous l'empereur Claude (41-54), il prêche l'Évangile dans un quartier pauvre de Rome, le *Trastevere*. Atteint lui aussi par la répression néronienne, il est crucifié la tête en bas, au cirque de Néron, tout près du Vatican, le 13 octobre 64. Sa tombe a été retrouvée sous la basilique du Vatican grâce aux fouilles ordonnées par Pie XII de 1939 à 1950 \* (3). Elle est la preuve du séjour et de l'épiscopat de Pierre à Rome. Ainsi, « en quittant Jérusalem, Pierre abandonnait un abri provisoire et fragile qui fut détruit en 70 par les légions romaines. En s'installant à Rome, Pierre plaçait le centre de l'Église universelle dans la capitale du monde civilisé » (4).

#### SAINT JEAN ET LES AUTRES APÔTRES

La tradition rapporte que les apôtres se fixèrent jusqu'en l'an 42 à Jérusalem, évangélisant la Palestine. L'apôtre Jean est « le disciple que Jésus aimait », celui auquel il confie sa Mère (Jn 19, 26-27). On ne sait pas quand saint Jean quitte définitivement Jérusalem. Il y est certainement encore en 49. Il est non moins certain qu'il ne quitte pas Marie. Après la mort de celle-ci, on sait que Jean est en Asie et plus tard à Éphèse. Tertullien rapporte que, sous Domitien (81-96), Jean est jeté dans une cuve d'huile bouillante. Saint Irénée évoque sa captivité à Patmos, où il écrit l'*Apocalypse*. Sous Nerva (96-98), saint Jean retourne à Éphèse pour y gouverner la communauté. C'est là qu'il meurt et est enseveli.

Saint Jacques, évêque de Jérusalem et cousin de Jésus par Marie, est lapidé en 62 sur ordre du grand prêtre. Les autres apôtres et évangélistes, ainsi que leurs principaux compagnons connus par le Nouveau Testament, meurent tous violemment après avoir prêché l'Évangile dans l'ensemble du monde connu, c'est-à-dire le bassin méditerranéen et sa périphérie.

---

\* Ces fouilles furent menées à bien par l'archéologue Margherita Guarducci.

À la mort de saint Jean, vers la fin du I<sup>er</sup> siècle, alors que les apôtres et leurs disciples ont achevé dans l'offrande de leur vie leur infatigable labeur, il existe déjà un grand nombre de communautés chrétiennes.

De Jérusalem, Église-mère des judéo-chrétiens, l'Évangile s'est répandu dès les premières années à Damas et dans un grand nombre de villes de Samarie. Sur le chemin d'Antioche, l'Église-mère des pagano-chrétiens, Tyr, Sidon et Ptolémaïs possèdent déjà des communautés chrétiennes aux environs de l'an 40. À Pella, au-delà du Jourdain, existe une communauté qui s'est beaucoup fortifiée en servant de refuge aux chrétiens échappés à la ruine de Jérusalem.

L'une des premières conquêtes de l'apôtre saint Paul est Tarse, en Cilicie, sa ville natale. À Salamine et à Paphos, à Chypre, en Pamphylie, à Antioche de Pisidie, à Iconium, à Lystre et Derbé, Paul fonde des communautés dès son premier voyage. Éphèse, Colosse, Laodicée et Hiérapolis sont également des chrétientés florissantes, de même que Smyrne, Pergame, Sardes, Philadelphie et Thyatire, autres églises mentionnées dans l'*Apocalypse*. Saint Paul fonde ensuite Troas, Philippes et Bérée en Macédoine, Athènes et Corinthe en Grèce. La Crète est le diocèse de Tite.

À Rome s'organise une communauté chrétienne entre 40 et 50. L'Église d'Alexandrie est l'œuvre de saint Marc. En Italie, Lucques, Pise, Milan, Ravenne et Aquilée glorifient leurs martyrs qui ont péri sous Néron.

La propagation de l'Évangile est foudroyante. Sous Néron, Domitien et Trajan, le sang de nombreux martyrs a déjà coulé. Depuis des années, la cour impériale abrite d'ailleurs ses chrétiens et ses martyrs. Le message de Jésus fait souche dans le monde civilisé. Et cela sans appui officiel — loin de là — puisque l'empereur et l'empire se réclament du paganisme et des dieux ancestraux. On peut y voir le fruit de l'intervention de Dieu et des puissances surnaturelles afin de propager un message universel, répandu par l'écrit, un message qui réponde à la soif d'absolu et d'immortalité née au sein de la corruption des mœurs romaines.

Contre les chrétiens, les empereurs romains ne disposent

est le monde entier, tout cela est un monde, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

Il y a un monde en tout lieu, et tout est un monde.

## L'EMPIRE ROMAIN CONTRE L'ÉGLISE

Dès que le christianisme apparaît, il est en butte à la persécution. Certes, le Romain respecte les dieux des diverses nations et se montre très conciliant. Auguste, par exemple, envoie des présents au temple de Jérusalem. Et le culte judaïque demeure toléré après la chute de la nation juive en 70. Mais cette tolérance ne s'étend pas au christianisme, qui, contrairement au judaïsme, n'a aucun caractère national, puisque la foi, la morale et le culte chrétiens s'adressent à tous sans distinction de race ni de nationalité. En devenant chrétien, on ne cesse pas d'être romain. Mais les chrétiens, par leur refus d'offrir à l'empereur l'encens et les libations, et de lui donner le titre de dieu, se mettent en dehors de l'unité impériale et deviennent des ennemis de l'État. L'extension du christianisme ne risque-t-elle pas de ruiner le paganisme officiel ?

Par ailleurs, le secret dont les chrétiens entourent leurs réunions contribue à les éloigner du reste de la population. Rapidement, de fausses accusations sont portées contre eux : inceste, anthropophagie et athéisme. Le peuple, voyant dans ces prétendus crimes la cause des calamités publiques, se soulève souvent contre les chrétiens. Pourtant, aucun chrétien ne sera jamais condamné en jugement régulier pour de tels forfaits. De plus, les païens attribuent à la sorcellerie les guérisons miraculeuses et la délivrance des possédés obtenue par les exorcismes chrétiens. Les Saintes Écritures sont considérées comme des livres de magie. La sanction va du bannissement, aux travaux forcés (dans les mines de Sardaigne) et à la mort dans l'amphithéâtre, par la croix ou le feu.

Contre les chrétiens, les fonctionnaires romains ne dispo-



sent d'aucun arsenal juridique précis. Leur règle, la coercition, ne connaît ni forme de procès ni peine définie. Les chrétiens sont donc condamnés, dès le règne de Néron, au nom d'un simple principe : *Christianos esse non licet*, « il n'est pas permis d'être chrétien ».

## LES GRANDES PERSÉCUTIONS

Les dix principales persécutions renvoient aux dix cornes de la bête de l'*Apocalypse* qui figurent les dix persécuteurs de l'Église (Ap 13,1). Voici l'énumération la plus courante des empereurs qui se sont le plus acharnés contre les chrétiens : Néron, Domitien, Trajan, Marc-Aurèle, Septime-Sévère, Maximin le Thrace, Dèce, Valérien, Aurélien et Dioclétien.

Selon la tradition et l'histoire, le nombre des martyrs est très important. Ainsi, le martyrologe romain donne pour Rome seule 13 825 victimes. En fait, déterminer le nombre des martyrs, même approximativement, est impossible. Faut-il, comme certains, parler de plusieurs millions de martyrs ? Tacite évoque «une grande multitude» sous Néron<sup>(5)</sup>. D'après l'historien Eusèbe, d'«innombrables martyrs» subissent la mort dans le monde entier sous Marc-Aurèle<sup>(6)</sup>. Septime-Sévère fait tant couler de sang que l'on croit à la venue de l'Antéchrist. Sous Dèce, appelé «monstre exécration» par Lactance, «le sang coulait par torrents» dit saint Cyprien<sup>(7)</sup>.

La persécution commence sous Néron (54-68) et devient générale en 64. Le 19 juillet de cette année éclate à Rome l'immense incendie qui réduit en cendres trois quartiers de la ville, ne laisse dans sept autres que des pans de murs chancelants, et sur quatorze quartiers, n'en épargne que quatre. Les soupçons du peuple se portent sur Néron qui rejette le crime sur les chrétiens qu'il fait aussitôt saisir. Les chrétiens sont convaincus, non d'avoir causé l'incendie, mais d'être un objet de haine pour le peuple.

Certains sont condamnés à combattre les fauves, d'autres, enfermés dans des peaux de bêtes, sont donnés en nourriture aux chiens, quelques-uns sont crucifiés ou, recouverts d'un vêtement inflammable, transformés en torches vivantes pour

éclairer le parcours du cortège impérial. Une multitude de chrétiens subit le martyre.

La persécution se prolonge jusqu'à la mort de Néron (68). Sous Vespasien (69-79) et Titus (79-81), les chrétiens jouissent d'une paix relative. Sous Domitien (81-96), la persécution ne recommence qu'en 94. Cet empereur craint les chrétiens et les poursuit jusque dans sa propre famille. On sait, d'après les inscriptions des catacombes, que le christianisme a pénétré dans les plus illustres familles patriciennes. C'est sous Domitien que Jean l'Évangéliste, sorti sain et sauf de l'huile bouillante, est exilé à Patmos. L'empereur Nerva (96-98), dont le règne fut une période d'apaisement, rappelle les exilés et répare les injustices. Saint Jean se fixe alors à Éphèse.

Mais Nerva meurt trop tôt et son successeur, Trajan (98-117), délimite le principe *Christianos esse non licet* par un rescrit\* : « les chrétiens ne doivent pas être recherchés mais, en revanche, ils doivent être punis à moins qu'ils n'apostasient, s'ils sont dénoncés ». Cette échappatoire paraît modérée si l'on s'en tient à la première proposition. Mais la seconde, qui encourage la délation, aggrave la situation des chrétiens. L'arbitraire et les violences redoublent. La persécution se propage comme un incendie. Les principaux martyrs sont alors l'évêque Siméon de Jérusalem et saint Ignace d'Antioche qui, dans sa *Lettre aux Romains*, témoigne d'un ardent désir du martyre.

L'empereur Hadrien (117-138) n'est pas particulièrement hostile aux chrétiens, mais il s'en tient aux décisions de Trajan. De même, sous Antonin le Pieux (138-161), le rescrit de Trajan reste en vigueur. Les papes Télesphore, Hygin et Pie I<sup>er</sup>, les évêques saint Marc de Jérusalem et saint Polycarpe de Smyrne meurent martyrs.

Sous Marc-Aurèle (161-180) éclate une violente persécution provoquée par la fureur populaire. Les plus célèbres martyrs

---

\* **Rescrit** : Réponse de l'empereur aux questions adressées par les gouverneurs des provinces, les magistrats, etc. sur certaines difficultés à résoudre. Ici, il s'agit d'une question sur les chrétiens, posée à Trajan par Pline le Jeune alors gouverneur de Bithynie.

de ce temps sont saint Justin à Rome, et, à Lyon, saint Pothin et la jeune esclave Blandine — jeté dans un filet et déchiqueté par un taureau —, les premiers martyrs connus en Gaule.

Commode (180-193), fils de Marc-Aurèle, n'est pas mal disposé envers les chrétiens, et, en 183, lorsque qu'il épouse Marcia qui était catéchumène sinon baptisée, le sort des chrétiens s'adoucit. Ceux qui étaient condamnés aux mines reviennent mais il y a encore des martyrs, comme le pape Éleuthère.

Septime-Sévère (193-211) laisse en paix les chrétiens pendant environ dix ans. Il interdit seulement la conversion au christianisme. Cette attitude n'est pas suivie et la persécution reprend : en Afrique meurent les célèbres martyrs Perpétue et Félicité, à Lyon, saint Irénée, à Rome, le pape Victor. La persécution ne cesse pas à la mort de Septime-Sévère, mais ses quatre successeurs ne se montrent pas hostiles aux chrétiens.

Jusque là, la persécution est locale puisqu'elle dépend des dénonciations, donc du préjugé populaire de l'endroit. À partir du III<sup>e</sup> siècle, le nombre des chrétiens ayant grandi, les empereurs qui doivent faire face aux menaces extérieures des Barbares et à l'anarchie intérieure mènent une politique de raffermissement de l'unité impériale. Commence alors la phase de persécution par édits pour des motifs de salut public.

Ainsi Maximin le Thrace (235-238) publie un édit contre le clergé : tous les évêques doivent être mis à mort.

Avec Dèce (249-251) commence une campagne pour la disparition du christianisme. Cet empereur croit voir dans la religion chrétienne la cause de la démoralisation de son peuple. Il veut ramener les chrétiens au paganisme par tous les moyens : de la séduction des honneurs à l'intimidation, en passant par la violence. On torture les chrétiens pendant des journées entières, dans le but, non de leur donner la mort, mais de les faire apostasier. Il leur suffit de participer à un sacrifice païen pour obtenir un certificat (*libellum*) qui leur laisse la vie sauve et la tranquillité. Les récalcitrants sont condamnés au bannissement, aux travaux forcés ou à la mort.

Valérien (253-260) enlève aux communautés chrétiennes le droit de réunion, leurs lieux de sépulture et leurs oratoires, et

promulgue de nouveaux édits qui entraînent d'innombrables martyres, comme ceux des papes Étienne et Sixte II, avec son diacre saint Laurent, ou de l'évêque de Carthage, saint Cyprien. La paix qu'autorisent les empereurs suivants permet au christianisme de s'étendre rapidement. Cependant Dioclétien (284-305), d'abord bien disposé à l'égard des chrétiens, lance dans l'armée, en 295, une persécution qui devient générale en 303.

En 306, Constantin restaure une administration clémente en Occident. Il marche contre Maxence qui s'était mis à la tête de la faction païenne la plus obstinée et le bat le 28 octobre 312 au combat du pont Milvius. D'après sa déclaration, Constantin a vu, alors qu'il marchait contre Maxence, une croix lumineuse au-dessus du soleil avec cette inscription : « Par ce signe tu vaincras ! », et la nuit suivante, le Christ lui a ordonné de fabriquer un étendard et de le faire porter devant lui au combat, comme gage de victoire. À la suite de cette vision, Constantin fait inscrire sur l'arc de triomphe de Rome : « Par ce signe salutaire, symbole de la véritable puissance, j'ai délivré votre ville du joug des tyrans ». L'édit de Milan, publié en 313 (voir p. 38), accorde aux chrétiens, pour la première fois, la pleine liberté de leur culte.

## LES POLÉMIQUES ANTI-CHRÉTIENNES

La civilisation païenne, après avoir usé du glaive contre l'Église, lutte également contre elle par la plume. Mais, par suite de l'édit de Théodose II, publié en 448 et ordonnant de brûler les écrits contre l'Église, il reste très peu de ces ouvrages.

Après les premières satires anti-chrétiennes d'un Lucien de Samosate († vers 190), la principale attaque de la fin du II<sup>e</sup> siècle provient du philosophe platonicien Celse. Vers 178, il écrit son *Discours vrai* qui est une volumineuse polémique contre les disciples du Christ. Cet ouvrage est perdu, mais on en retrouve les neuf dixièmes dans le *Contra Celsum* qu'Origène écrit dès le milieu du III<sup>e</sup> siècle (244-249). Celse montre beaucoup d'érudition et de subtilité et déverse ses railleries mordantes contre le christianisme dont il traite le Fondateur

de vulgaire imposteur. Avec une absence totale de scrupule, il dénature l'histoire de Jésus pour la rapprocher des contes de la mythologie païenne.

Non moins violent est le philosophe néo-platonicien Porphyre. Il ne reste que des fragments de ses quinze livres contre les chrétiens, où sont renouvelés les reproches d'athéisme, d'impudicité et de meurtre d'enfants. Les plus vigoureux efforts pour préserver le paganisme de la disparition viennent donc de l'école néo-platonicienne. En expliquant allégoriquement la mythologie et en annonçant une sorte de trinité panthéiste, ces philosophes veulent satisfaire les besoins des âmes qui recherchent la vérité et ne trouvent aucune réponse dans la froideur du paganisme. C'est aussi une manière détournée de contrer le christianisme.

On se moque aussi des chrétiens par des représentations et des images ; on leur reproche entre autres d'adorer un âne, comme on le voit sur le crucifix trouvé au mont Palatin qui représente un homme en adoration devant son Dieu crucifié auquel on a donné par dérision une tête d'âne.

### EXTENSION DE L'ÉGLISE EN 313

*Sanguis martyrum semen christianorum* : le sang des martyrs\* est une semence de chrétiens, dit Tertullien<sup>(8)</sup>, et saint Justin ajoute : « Plus nous serons violemment persécutés, plus il y aura de croyants dans le nom de Jésus »<sup>(9)</sup>.

De fait, l'extension du christianisme est prodigieuse. La religion chrétienne semble devenir celle des cités : le nombre des chrétiens croît proportionnellement à celui de la population. À la fin des persécutions, les chrétiens sont majoritaires dans les villes. Bien que moins nettement, le christianisme a néanmoins pénétré dans les campagnes, notamment en Asie Mineure. Eusèbe nomme les chrétiens « le peuple le plus important »<sup>(10)</sup>.

En Arménie, la famille royale est chrétienne et le culte chré-

---

\* **Martyrs** : Les martyrs sont considérés comme les « témoins » (signification exacte du mot grec *marturos*) et véritables imitateurs du Christ pour lequel ils versent leur sang.

tien officiel. Édesse est depuis longtemps entièrement chrétienne. L'Égypte possède bientôt cent sièges épiscopaux. En Afrique, sous la métropole de Carthage il y a environ 250 évêchés. Dans l'Italie centrale et méridionale, il existe plus de quarante basiliques, et, sous l'autorité de l'Église de Rome, environ cent évêques. L'Espagne compte environ quarante évêques.

Le Sud de la Gaule est christianisé, de même que la vallée du Rhône. D'après Eusèbe, saint Irénée gouverne les Églises de la Gaule entière<sup>(11)</sup>. Mais le centre et le nord de la Gaule sont en retard en ce qui concerne l'organisation ecclésiastique. L'histoire voit apparaître l'Église de Lyon, nettement constituée, au milieu du II<sup>e</sup> siècle, les Églises de Toulouse, Vienne, Trèves, Reims moins d'un siècle plus tard, puis celles de Rouen, Bordeaux, Bourges, Paris, Sens, Autun, etc. À partir du commencement du IV<sup>e</sup> siècle, les sièges épiscopaux se multiplient avec une rapidité fulgurante.

La Belgique reste longtemps soumise aux deux évêques de Reims et de Trèves, avant la fondation d'autres sièges. Selon saint Irénée, il y a des évêques à Mayence et à Cologne vers 185. Tongres a son évêque vers l'an 300, de même Augsbourg et Ratisbonne. Trois évêques anglais assistent au concile d'Arles de 314.

Le christianisme a donc connu une extension très rapide. Soixante-dix ans après la fondation de la communauté chrétienne d'Antioche, Pline écrit dans les termes les plus énergiques que, même dans la Bithynie si lointaine, le paganisme est menacé. Soixante-dix ans plus tard, la discussion relative à la fête de Pâques prouve une forte organisation ecclésiastique, s'étendant de Lyon à Édesse, avec son centre à Rome. Encore soixante-dix ans, et l'empereur Dèce préfère voir à Rome un empereur-rival plutôt qu'un évêque chrétien. Et il ne se passe pas soixante-dix ans de plus avant que Constantin place la Croix sur l'étendard romain.

***«Il nous apparaît fort heureux de lire ces 2 000 ans d'Histoire de l'Église. L'auteur nous convie au voyage dans la barque de saint Pierre sur l'océan des âges. Tantôt nous naviguons sur des flots de sang, tantôt, en dépit des écueils, nous retrouvons un temps calme et faisons route vers la lumière.»***

**JEAN-FRANÇOIS CHIAPPE**

**C'est ainsi que l'historien Jean-François Chiappe définit le magistral ouvrage de Laurent Touchagues qui, à l'approche du millénaire, vient nous retracer, en même temps que l'histoire des Églises chrétiennes, celle de toute cette civilisation qui est la nôtre et qui, partie des rivages d'Europe, a su étendre son influence aux cinq continents.**

**ISBN 2-913960-01-4**

**149 EE**

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7531 00328973 4

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

